CHAPITRE III

ORIZABA

Marche d'Orizaba à Puebla. — Combat des Cumbres. — Arrivée sur le plateau d'Anahuac. — Vallée de Puebla. — Description de la ville. — Forts de Guadalupe et de Loreto. — Armée de Zaragoza. — Dispositions d'attaque. — Ouverture du feu. — Colonnes d'assaut. — Mort du sous-intendant Raoul. — Résistance des Mexicains. — Le premier bataillon de chasseurs et la cavalerie ennemie. — Insuccès de l'assaut. — L'armée se replie sur Amozoc. — Retour à Orizaba. — Corps auxiliaire de Marquez. — Combat de la Barranca-Seca. — Le commandant Lefebvre. — Communications interceptées. — Envoi de la colonne Hennique au Chiquihuite et de l'escadron de chasseurs d'Afrique à Vera-Cruz. — La garnison de Vera-Cruz. — Le capitaine de vaisseau Roze et le lieutenant-colonel Lacroix. — Corps mexicain du général Galvez. — La contre-guérilla. — M. Stæchlin. — Arrivée du général Douay. — Premiers convois de ravitaillement. — L'escadron de chasseurs d'Afrique. — Brouille du général de Lorencez avec M. de Saligny et le général Almonte. — Sommations du général Zaragoza. — Attaque d'Orizaba par l'armée mexicaine. — Combat du Cerro-Borrego. — Le capitaine Détrie. — Organisation des défenses d'Orizaba. — Expédition sur Vera-Cruz. — Le colonel Hennique. Le commandant Souville. — Le commandant Mangin. — Le pont de la Soledad. — Le gué de San-Diego. — Le commandant Lefebvre. — Arrivée des premiers renforts. — Marche du commandant Morand sur la Soledad. — La colonne Labrousse. — La passerelle de Rio-Jamapa. — Jonction des colonnes Morand et Labrousse — Rétablissement des communications entre Vera-Cruz et Orizaba. — La musique du 99e. — Le théâtre d'Orizaba. — Moral de l'armée. — Lettres de l'empereur et du ministre de la guerre. — Annonce de renforts et nomination du général Forey au commandement en chef. — Disgrâce du colonel Letellier-Valazé. — Mission du commandant d'Ornant. — Effet produit en France et en Europe par l'insuccès de Puebla. — Le général de Lorencez demande à rentrer en France. — Son ordre du jour. — Son départ. — Regrets sympathiques laissées par lui dans l'armée. — Fin du premier acte du drame : *Les Français au Mexique*.

Le général de Lorencez, resté seul maître de diriger les opérations à son gré, avait rallié à Orizaba les troupes placées sous son commandement et dont quelques-unes, entre

autres la batterie d'artillerie de campagne, ne le rejoignirent dans cette ville que pour en repartir immédiatement avec lui. Il fut également rejoint par une troupe d'environ trois cents cavaliers mexicains sous les ordres du général Galvez, rallié à l'intervention française et au parti conservateur. Le prince Georges Bibesco, alors attaché à l'état-major de la brigade de Lorencez, a tracé, dans son livre intitulé *Au Mexique*, le portrait pittoresque de cette bande.

« La petite troupe, dit-il, entra en ville, et le défilé commença. Il ne fut pas long, mais nous n'eussions pas donné, pour la plus belle revue au Champ de Mars, le spectacle de ces hommes vêtus de larges pantalons ouverts sur le côté et pour la plupart en loques, de vestons en peau troués et râpés que plusieurs recouvraient négligemment d'un *zarape* (1) multicolore, de ces guérilleros coiffés d'un large *sombrero* (2) de feutre, armés, sans paraître en être gênés, de lances qui n'avaient pas toutes leur fer, ou de mauvais mousquetons. Montés sur de petits chevaux efflanqués, les cavaliers de Galvez défilèrent fièrement, suivis en fin de colonne par les femmes de l'escadron et les bagages. C'était l'arrière-garde. Les Mexicains, surtout les irréguliers, emmenent généralement leurs femmes en campagne. Elles se tiennent, comme celles de la troupe de Galvez, à la queue de la colonne, à pied ou à cheval, selon que leur mari est simple soldat ou chef : elles partagent sa bonne ou sa mauvaise fortune, veillent aux bagages, portent les ustensiles de cuisine, font, tout en marchant, la provision de bois, prennent dans les *haciendas* (fermes) qu'elles traversent de quoi nourrir les hommes, et, arrivées à l'étape, elles allument le feu et préparent le repas (3). »

La bande de Galvez fut envoyée à Vera-Cruz pour surveil-

(1) Sorte de couverture fendue au milieu comme la chasuble des prêtres, portée de même et servant à protéger les épaules et le corps ; on le tourne autour du cou de manière à garantir le côté exposé à la pluie. Le zarape est plus ou moins riche, il en est qui valent plusieurs milliers de francs, mais c'est le vêtement de voyage de tous les hommes au Mexique.

(2) Chapeau rond de feutre ou de paille ayant de très grandes ailes, souvent orné d'un galon tressé d'or et de soie verte, quelquefois brodé et orné de pierres précieuses. Un des plus célèbres chefs de bande du Mexique, Carbajal, portait, dit-on, un sombrero dont les ornements valaient dix mille francs.

(3) Prince Bibesco, *Au Mexique*, ch. VI.

ler la route dans les terres chaudes : elle servit d'escorte à l'amiral Jurien de la Gravière, qui allait s'embarquer pour la France, emportant les regrets et l'estime de toute l'armée et de l'escadre.

Une compagnie du 99e de ligne avait été laissée à la gare de Vera-Cruz; deux compagnies d'infanterie de marine et une section de deux canons de 4 rayé de campagne, fournie par l'artillerie de marine, durent former la garnison d'Orizaba, où on laissait, en outre, 463 malades appartenant presque tous aux troupes amenées par l'amiral, et qui avaient séjourné plus ou moins longtemps dans les terres chaudes, tandis que les troupes du second envoi, venues avec le général de Lorencez, profitant de la convention de la Soledad, avaient été dirigées plus rapidement sur Cordova.

La colonne expéditionnaire, prête à quitter Orizaba, comprenait un total de 233 officiers, 6,142 hommes et 903 chevaux ou mulets, sur lesquels 93 officiers, 2,348 hommes et 248 chevaux ou mulets étaient venus au Mexique avec l'amiral Jurien de la Gravière, tandis que 160 officiers, 3,794 hommes et 655 animaux appartenaient aux troupes amenées par le général de Lorencez. Cette colonne emmenait 10 canons de 4 rayé de campagne, dont 6 servis par l'artillerie de terre, et 6 obusiers de montagne servis par des marins canonniers. Les corps qui entraient dans sa composition étaient : 1° pour l'armée de terre, le 1er bataillon de chasseurs à pied, commandant Mannig (1); le 99e régiment d'infanterie de ligne, colonel l'Heriller (2), et le 2e zouaves, colonel Gambier (3), chacun à deux bataillons, un escadron et un peloton du 2e chasseurs d'Afrique, capitaine de Foucauld (4), la 1re batterie du 9e d'artillerie, capitaine Bernard (5), une compagnie du génie, une compagnie et un fort détachement du train des équipages, une ambulance légère; 2° pour l'armée de mer, un régiment d'infanterie de marine, colonel Hennique (6), un bataillon de marins fusiliers, capitaine de frégate Allègre, avec un détachement de marins canonniers, lieutenant de vaisseau Bruat (1), une batterie d'artillerie de marine. Le convoi portait sur 260 voitures, presque toutes lourds chariots mexicains attelés de seize mules, 400,000 rations de vin et 200,000 rations de vivres de toute espèce.

(1) Aujourd'hui général de brigade en retraite.
(2) Aujourd'hui général de division en retraite.
(3) Mort de maladie pendant l'expédition du Mexique.
(4) Tué au combat de San-Pablo-del-Monte, pendant le second siège de Puebla.
(5) Aujourd'hui colonel en retraite.
(6) Mort général de brigade après avoir été gouverneur de la Guyane.

Le chef d'état-major du corps expéditionnaire était, comme nous l'avons vu au chapitre précédent, le colonel Letellier-Valazé; le sous-intendant militaire Raoul était chef des services administratifs, le chef d'escadron Michel (2) commandait l'artillerie, le capitaine Coatpout (3) commandait le génie. L'itinéraire d'Orizaba à Puebla, premier but assigné à l'expédition, avait été soigneusement étudié : toutes les dispositions concernant les subsistances et le ravitaillement de la colonne avaient été prises par le sous-intendant Raoul, avec autant de prévoyance que d'habileté. Le nombre des étapes, fixé d'avance, était de dix pour une distance de 147 kilomètres, coupées par un séjour à moitié chemin. L'ordre dans lequel marchaient les troupes était conforme aux habitudes d'alors : l'artillerie, placée à la queue de la colonne, précédait immédiatement l'ambulance, les réserves et le parc. L'expérience de la guerre a appris depuis lors qu'il faut faire accompagner l'avant-garde par une partie de l'artillerie. Cependant le bataillon de marins fusiliers, qui formait l'avant-garde de la colonne Lorencez, avait avec lui sa batterie d'obusiers de montagne; l'escadron de chasseurs précédait l'avant-garde : le convoi, escorté par deux bataillons, venait en arrière, à six heures de distance.

Le 27 avril, à six heures du matin, la colonne se met en marche. Le général de Lorencez était accompagné du général Almonte et de M. de Saligny, qui se tenaient à cheval à ses côtés. Sa confiance dans le succès de l'expédition n'avait pas de bornes, car le 26 au soir, après avoir pris ses dernières dispositions, il écrivait au ministre de la guerre : « Je prie Votre Excellence de vouloir bien dire à l'empereur que dès maintenant, à la tête de ses 6,000 soldats, je suis le maître du Mexique. »

(1) Mort contre-amiral en 1871 ou 1872.
(2) Mort colonel en retraite.
(3) Aujourd'hui général de division en retraite.

La première étape conduisit le corps d'armée à Tecamalucan, après avoir traversé, à sept kilomètres d'Orizaba, le village d'Ingenio, où l'on franchit, sur un pont de pierre, le Rio-Blanco. Cette journée se passa sans autre incident que la poursuite, par l'escadron de chasseurs d'Afrique, d'une bande de pillards, dont le chef était un Français établi dans le pays. La seconde étape, longue de neuf kilomètres seulement, devait se terminer au delà du village d'Acultzingo : la route traverse, sur pont de pierre, un ravin connu sous le nom de Barranca-Seca, pour gravir ensuite, par quatre lacets, la pente d'un plateau bordé de l'autre côté par le Rio-Blanco. Ce ravin devait être, au retour de Puebla, le théâtre d'un combat resté célèbre. On redescendit ensuite une pente douce jusqu'au village d'Acultzingo, que l'armée libérale venait de quitter après l'avoir incendié. Le feu était déjà éteint par les habitants, lorsque les troupes installèrent leur bivouac à l'entrée du défilé des *Cumbres*.

On appelle Cumbres d'Acultzingo ou *Grandes-Cumbres* une montagne dont le relief au-dessus du fond de la vallée est d'environ 600 mètres. Cette montagne, très abrupte et sillonnée par plusieurs ravins au fond desquels coulent des ruisseaux, barre complètement la route, qui s'élève jusqu'au sommet par vingt-trois lacets, ayant un développement total de sept kilomètres et demi. Les pentes à la montée sont très raides; il faut franchir cinq ponts en pierre. On rencontre d'abord sur la droite un contrefort qui offre à l'ennemi une position excellente pour enfiler la route, puis, au quatorzième lacet, on trouve un petit bassin dans lequel tombe, d'une hauteur de soixante mètres, un ruisseau formant cascade. Immédiatement au-dessus de cette cascade, au quinzième lacet, s'étend un plateau horizontal de cent mètres de longueur sur quatre-vingts mètres de largeur, occupé en partie par les ruines d'un bâtiment nommé *el Presidio*, où couchaient autrefois les condamnés chargés d'entretenir la route; c'est là que sort brusquement du sol le ruisseau qui forme la cascade dont nous venons de parler. De là, on monte au col, puis la route descend en pente rapide sur une longueur de quinze cents mètres, jusqu'au Puente-Colorado, pont de pierre d'où se détache, à gauche, en suivant la vallée, la route de Jalapa à Tehuacan, tandis que la route de Mexico, franchissant le

pont, gravit la montagne des *Petites-Cumbres*, haute seulement de trois cents mètres. Le défilé des *Grandes-Cumbres* passe à bon droit pour être formidable; il forme comme un cirque au fond duquel l'assaillant est exposé à des feux de face et de flanc; en outre, il est rendu difficile par la raideur des pentes et les nombreux lacets de la route, qui permettent à la défense d'établir plusieurs étages de feux. La position peut être tournée sur la droite par un chemin partant d'Acultzingo, pour aboutir au delà du col et au-dessus du Puente-Colorado; mais il faut, pour cela, que l'assaillant dispose d'un effectif suffisamment nombreux.

Tous les rapports annonçaient que le général Zaragoza, renonçant à disputer à la colonne française le passage des Cumbres, s'était replié sur Puebla. Aussi fut-on fortement surpris lorsque le bataillon de zouaves, qui escortait le convoi placé sur la route au delà d'Acultzingo, fut accueilli par les boulets partant d'une batterie mexicaine établie en avant du col. Que s'était-il donc passé?

Malgré tous ses efforts, le gouvernement de Juarès n'avait pu réunir plus de 25,000 hommes, avec lesquels il fallait tenir tête à la fois à l'armée française et aux forces du parti conservateur, commandées par les généraux Marquez, Zuloaga et Cobos. Marquez passait à bon droit pour être de tous les généraux mexicains le plus inféodé au parti religieux et franchement conservateur, en même temps que le plus actif et le plus vigoureux. Il exerçait le commandement en chef, mais Zuloaga, prétendant agir en vertu de son droit de président de la république, dont il avait été illégalement et violemment dépossédé par Miramon, retira le commandement à Marquez pour le donner à Cobos, qui s'empressa de négocier sa défection avec Doblado, le ministre de Juarès. Débarrassé de tout souci de ce côté, Zaragoza put se reporter rapidement sur les Cumbres, qu'il avait d'abord abandonnées, et se préparer à les défendre avec vigueur. Il amenait, avec les 5,000 hommes formant la division de Negrete, les brigades Arteaga, Escobedo et Porfirio Diaz, commandées par des généraux qui avaient déjà marqué dans les guerres civiles, ou marquèrent plus tard dans la guerre contre les Français : Arteaga, en luttant avec opiniâtreté dans le Michoagan; Escobedo, en mettant fin, par la prise de Queretaro, au règne

et à la vie de Maximilien ; Porfirio Diaz, en se montrant le meilleur général de la république, dont il est devenu le président ; Negrete, en abandonnant, pour combattre l'invasion, le parti conservateur, dont il avait été un des plus fermes soutiens, et en repoussant, le 5 mai 1862, l'assaut donné au fort de Guadalupe. Zaragoza plaça au centre, pour défendre le plateau del Presidio, la brigade Arteaga, à gauche, une des brigades du général Negrete, à droite, la brigade Escobedo, en réserve, la 2e brigade de Negrete, plus en arrière encore, en deçà du Puente-Colorado, la brigade de Porfirio Diaz avec une batterie de six pièces. Le général de Lorencez, décidé à enlever la position le jour même, lança en avant le chef d'état-major, colonel Valazé, avec un peloton de chasseurs d'Afrique et le bataillon de chasseurs à pied, qui déposa ses sacs à terre et prit le pas gymnastique. Le grand convoi et les bagages restèrent à la garde du régiment d'infanterie de marine et des fusiliers marins réunis sous les ordres du colonel Hennique. Le 2e zouaves et le 99e de ligne se tinrent prêts à soutenir le 1er bataillon de chasseurs. Les troupes s'étaient élancées avec trop d'ardeur pour que l'artillerie pût intervenir en préparant l'attaque par son tir. Placée, comme nous l'avons vu, à la queue de la colonne, elle ne put, sur ces pentes rapides, gagner la tête, d'autant qu'elle avait perdu beaucoup de chevaux pendant la traversée, et qu'elle avait dû les remplacer par des mulets, qui n'avaient pas la vigueur nécessaire pour traîner le gros matériel (1).

Le premier effort du commandant Mangin, chef du 1er bataillon de chasseurs, se porta sur le contrefort situé à droite et occupé par une batterie mexicaine qui enfilait la route. Deux compagnies se lancèrent sur le contrefort, tandis qu'une troisième compagnie, bientôt renforcée par une quatrième, gravissait avec peine les pentes à gauche de la route. Le général avait envoyé au commandant Mangin l'escadron de chasseurs d'Afrique pour qu'il s'en servît à sa guise, mais les Mexicains avaient démasqué leurs batteries, et leurs boulets fouillaient le terrain autour des colonnes d'assaut avec une précision dangereuse. Le commandant Mangin fit abriter

(1) La 1re batterie du 9e régiment d'artillerie avait, sur un effectif de 145 chevaux, perdu 52 chevaux, de Cherbourg à Mexico.

MAXIMILIEN